

Spiritualité et fin de vie

Pistes de réflexion à partir des interrogations face à la souffrance et à la mort

Si la vie est un don de Dieu, pourquoi une fin ?

Pourquoi la souffrance et la mort, pourquoi le mal ?

L'expérience commune à tous, c'est de percevoir la souffrance et la mort, comme un mal, comme une réalité hostile à la vie, négatrice de la vie. D'ailleurs le malade dit habituellement « j'ai mal (au ventre, à la tête...) ».

L'approche théologique de la tradition judéo-chrétienne pose le problème du mal par rapport à Dieu. Il est lié à un événement mystérieux de liberté. Il se situe dans la relation entre Dieu et la créature qui a la possibilité de contredire et de s'opposer à Dieu. Ainsi pour la Bible, le mal est d'abord « péché ».

Le Livre de la Genèse affirme que le monde a été voulu par Dieu, et que Dieu « vit que cela était bon ». Il y a un bien originel, il est plus originel que le mal. Dieu a voulu des créatures libres, capables de lui répondre librement. Or une de ses créatures spirituelles, le Démon, jalouse d'*être*, sans être Dieu, a refusé Dieu et son projet d'amour. La Bible le nomme « Satan » qui signifie « ennemi, saboteur ». Le Démon a su entraîner à suite l'humanité qui par son non, a introduit dans le monde, le péché et la mort.

La réflexion théologique enracinée dans la Bible lie également le mal à l'imperfection du monde, au fait qu'il n'est pas dieu. C'est le mal dont l'homme n'est pas directement responsable ; selon l'approche rationnelle, on parlerait de la souffrance et de l'injustice. Ce mal réside dans ce décalage entre Dieu et la création qui reste en devenir, appelé à la gloire. En reprenant les termes de saint Paul, on peut dire que ce mal se manifeste comme une douleur d'enfantement (Rm8,22). Un de mes plus illustres prédécesseurs, Fénelon, osait affirmer : « ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne connaissent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes ».

A la lumière de la révélation biblique, il faut ainsi affirmer à propos de la maladie et de la souffrance :

- Ce n'est pas un châtement, mais elle conduit l'homme à ses limites, elle lui rappelle sa condition mortelle

- Elle affecte les relations et fait vivre les conséquences de la condition pécheresse de l'homme
- Elle est « un ébranlement de l'état de la personne dans son ensemble » (Introduction au rituel en langue allemande 1975).
- Elle Manifeste le lien étroit entre l'âme et le corps. Le corps n'est pas le tombeau de l'âme (cf. sôma/sèma Platon), mais le symbole vivant de l'âme (cf. Guardini)
- Si le philosophe parle du mal comme d'un problème à élucider et le croyant de la Bible comme d'un mystère à méditer, le mal reste avant tout un scandale. Il peut faire tomber dans le désespoir et la révolte et le rejet de Dieu. Comme chrétien, il peut nous aider à regarder le Christ et à recevoir de sa vie et de sa mort une lumière sur le sens de la vie.

Que peuvent révéler la souffrance et la mort du sens de la vie ?

Si la tradition biblique ne nous donne pas d'explication rationnelle du mal, elle annonce la victoire de Dieu sur le mal, victoire qui pour les Chrétiens s'est réalisée par la mort et la résurrection du Christ.

La réponse de Dieu se fait avant tout dans le silence, mais dans un silence qui ouvre au mystère du mal et qui révèle un mystère bien plus grand, celui de sa miséricorde. Dieu a de la place dans son cœur pour toute la misère humaine et cette miséricorde est plus puissante que le Mal. On peut parler de la toute-puissance de Dieu comme d'une miséricorde toute puissante. Le Christ manifestera la toute-puissance de cette miséricorde sur la croix. C'est cet amour miséricordieux vécu par le Christ jusque dans la mort, qui a fait voler en éclats ce dernier verrou du mal et qui a valu le salut du monde. Tout homme peut ainsi espérer être libéré du mal et s'ouvrir à l'Amour de Dieu, même le dernier des criminels, s'il accepte comme le bon larron d'être purifié et sauvé par le Christ.

C'est ainsi que pour le disciple du Christ, le chemin vers le salut de Dieu est le chemin de la miséricorde, du cœur qui se laisse toucher par la misère de l'autre et qui s'engage sur le chemin du service.

Que peuvent révéler la souffrance et la mort de la personne humaine ?

Elles semblent confirmer l'enseignement des Ecritures sur l'homme, comme personne constituée d'un corps et d'une âme et comme être de relation. On parle de l'unicité et de la socialité de la personne :

-*L'unité de la personne* : celle-ci n'a pas une âme et un corps qui s'opposent, elle est corps et âme. Quand la Bible utilise les termes corps et âme, elle ne parle pas de

parties distinctes de la personne, mais de la personne tout entière sous un angle particulier.

La chair désigne l'homme chancelant, capable de péché ; et l'âme ne désigne pas la partie opposée à la chair comme dans la philosophie grecque, mais la l'homme dans sa dépendance à Dieu, l'auteur de la vie.

La conception de l'Eglise se distingue du matérialisme qui considère l'âme comme une manifestation de la matière, mais aussi du spiritualisme qui méprise le corps.

-*La socialité humaine* : « Dieu n'a pas créé l'homme comme un être solitaire, mais il l'a voulu comme être social. La vie sociale n'est donc pas extérieure à l'homme ; il ne peut croître et réaliser sa vocation qu'en relation avec les autres » (Congrégation pour la doctrine de la foi, Instr. *Libertatis conscientia*, 32, 1987).

Cette conception unitaire et relationnelle de l'homme conduit à un engagement concret au service de la personne. Lorsque Jésus enseigne que l'amour de Dieu et du prochain sont les deux commandements qui résument toute la Loi, un scribe lui demande : « qui est mon prochain ? » (Lc 10,29). Jésus répond par la parabole du bon Samaritain en transformant la question : « *de qui me suis-je fait le prochain ?* » (Lc 10,29-37). A une question d'école pour définir les critères de celui qui peut être considéré comme le prochain, Jésus répond par un appel à devenir le prochain de l'autre et de tous les autres. Il nous invite à éveiller nos consciences à l'engagement pour une civilisation de la vie où chacun, jeune et adulte, malade et bien-portant, enfant à naître et personne en fin de vie, soit respecté comme personne et comme membre de la communauté humaine.

Il y a une trentaine d'années, quand j'étais aumônier d'un établissement scolaire, j'avais invité Jacques Lebreton. Il avait perdu à l'âge de 16 ans ses yeux et ses mains alors qu'il participait à la bataille d'El Alamein en 1942 qui permit aux alliés de remporter la première victoire sur les nazis. Il avait passé des périodes de souffrances et de doutes extrêmes avant de retrouver la foi. Il aimait alors répéter que l'homme est plus grand que l'homme. Je dirai : l'homme, corps et âme, est fait pour le bonheur. Il est fait pour l'éternité en Dieu où la vie et l'amour se conjuguent à l'infini.

+ Mgr Vincent Dollmann, 2 décembre 2022